XII

L'*VRBS* DANS LES *ÉPIGRAMMES* DE MARTIAL : POÉSIE ET RÉALITÉ

par Marie-José KARDOS
Professeur à l'Institut Catholique de Paris

SOMMAIRE — *Poète de l'*Vrbs, *Martial n'est pas* ***réaliste*** *dans sa* ***représentation des monuments****, même si l'on pense reconnaître sur des bas-reliefs l'arc triomphal qu'il a décrit, car les* Épigrammes *donnent seulement des grandes constructions de Domitien une image destinée à flatter le Prince. D'autre part, bien que certaines* ***indications topographiques*** *soient d'une étonnante précision, le langage poétique sur lequel influent la tradition littéraire et la recherche de la pointe permet rarement une localisation exacte. La réalité que Martial restitue le plus fidèlement est celle de l'****environnement urbain****: les bruits qui l'obsèdent, les couleurs, les odeurs même. Dans son cadre de vie quotidien il puise des collections de* ***sensations****. Et l'on perçoit dans cette sensualité poétique son attachement à la Ville.*

EPITOME — *Poeta dell'Urbe, Marziale non è realista nella sua rappresentazione dei monumenti, nonostante sia possibile riconoscere su dei bassorilievi l'arco trionfale da lui descritto; infatti gli* Epigrammi *offrono soltanto un'immagine delle grandi costruzioni di Domiziano finalizzata all'adulazione del Principe. D'altra parte, sebbene alcune indicazioni topografiche siano di una precisione sorprendente, il linguaggio poetico, influenzato dalla tradizione letteraria e dalla ricerca della « punta », difficilmente permette una localizzazione esatta. La realtà restituita in modo molto fedele da Marziale è quella del ambiente urbano: i rumori che l'ossessionano, i colori e anche gli odori. Dal suo quadro di vita quotidiana, egli trae un'ampia gamma di sensazioni: infatti proprio da questa sensualità poetica si percepisce il suo attaccamento alla città.*

Martial est souvent présenté comme un poète réaliste et P. LAURENS voit en lui « un des tenants les plus représentatifs d'une large tendance romaine à convertir la réalité concrète en matière poétique » [1]. C'est bien en cela que consiste son talent dans les *Xenia* et les *Apophoreta*. Dans les *Épigrammes* l'inspiration s'élargit : selon l'auteur lui-même, il s'agit, dans de courtes pièces qu'il oppose à l'emphase épique ou tragique [2], de peindre l'homme, la vie. Le cadre pour ainsi dire unique de cette « comédie humaine » est la Ville, Rome. Pour Martial la Ville est donc matière poétique : ses monuments, ses quartiers, ses côtés pittoresques figurent en effet dans les *Épigrammes*, ainsi que de multiples indications topographiques.

1. *L'abeille dans l'ambre*, Paris, 1989, p. 231.
2. *Ép.*, 4, 49 ; 8, 3 ; 10, 4.

Cet aspect de l'œuvre a été exploité depuis longtemps par les historiens. La question se pose cependant du rapport entre poésie et réalité. On a dit que la perspective de Martial pouvait être qualifiée de « journalistique » ; or, parce qu'il est poète, il ne nous livre jamais une information brute : l'œuvre d'art est toujours transposition, interprétation subjective. Dans le domaine de la topographie, par exemple, qui touche aux sciences exactes, son témoignage est-il fiable ? Il semble intéressant, pour faire la part de la « poésie », de confronter les données fournies par les *Épigrammes* à ce que nous connaissons de la réalité grâce à d'autres sources, d'autres sortes de documents ou aux vestiges encore visibles de nos jours. Poursuivant la recherche entreprise [3] sur l'itinéraire qui le mène du Quirinal aux Esquilies et sur le Champ de Mars, lieu par excellence, pour lui, de l'*otium*, nous étudierons le rapport entre ce que Martial dit de l'*Vrbs* et la réalité en examinant successivement trois aspects de son témoignage.

La représentation des monuments

Le *Liber spectaculorum* s'ouvre sur l'éloge des travaux entrepris par les Flaviens, qui restituent au peuple les vastes terrains occupés par la Maison dorée en y élevant des monuments somptueux. L'auteur célèbre en premier lieu l'Amphithéâtre qui l'emporte sur toutes les merveilles du monde, des Pyramides au tombeau de Mausole, et dont « l'auguste masse » occupe l'emplacement de l'étang de Néron [4]. Dans le deuxième poème, où l'on note un détail réaliste, celui des échafaudages dressés « au milieu de la rue » [5], plusieurs antithèses opposent en fait la Rome de Vespasien et Titus à celle de leur prédécesseur : les thermes rapidement élevés par Titus et les ombrages du Portique de Claude — enfin achevé — effacent le souvenir de l'ancien palais ; le Colosse qui en ornait l'entrée est devenue la grandiose effigie du Soleil.

Martial exalte l'œuvre urbanistique de Domitien [6] et s'émerveille en particulier devant les nombreuses restaurations et constructions de temples. Mais la magnificence du Capitole, par exemple, est seulement suggérée lorsque le temple bâti par Catulus un siècle et demi plus tôt est qualifié — par comparaison évidemment — de *uilia templa* dont seuls les vieillards parlent encore avec nostalgie [7]. Toutes ces louanges ne comportent aucun élément pittoresque. D'autre part, les *Épigrammes* nous renseignent sur la chronologie des réalisations les plus marquantes du règne en célébrant la *Domus Flauia* en 93 (livre 8), le *Templum Gentis Flauiae* en

3. M. J. KARDOS, *L'*Vrbs *de Martial. Recherches topographiques et littéraires autour des* Épigrammes *V, 20 et V, 22*, dans *Latomus*, 60, 2, 2001, p. 387-413.

4. *Spect.*, 1 et 2.

5. *Crescunt media pegmata celsa uia.* L'interprétation de cette expression est très discutée. Il pourrait aussi s'agir des « machines » utilisées pour les spectacles de l'amphithéâtre.

6. *Ép.*, 5, 7, 1-4. Cf. 5, 19, 5 ; 8, 80 ; 9, 3 ; 13, 74.

7. *Ép.*, 5, 10, 6.

94 (livre 9). Mais Martial ne nous a malheureusement laissé aucune description comparable à celle du Temple d'Apollon Palatin ou du Temple de *Mars Vltor* pour l'époque augustéenne[8].

Un cas particulier est celui du Temple de *Fortuna Redux* et de l'Arc voisin. Dans une épigramme du livre 8 rythmée par la répétition en début de vers de *hic* : « Là où rayonne au loin le temple éclatant de la Fortune qui préside au retour », le poète décrit d'abord le triomphe de Domitien : « Là se tint César embelli par la poussière de la guerre du Nord, une lumière pourpre émanant de son visage » (on sait que le visage du triomphateur était badigeonné de minium) ; « là Rome, les cheveux couronnés de laurier et vêtue de blanc, salua son chef de ses acclamations et de ses applaudissements. » Puis il détaille « un autre don » du Prince, l'arc qui, au même endroit, célèbre le triomphe sur les peuples soumis : « Là deux chars sont attelés de nombreux éléphants et l'empereur, tout en or, maîtrise à lui seul les gigantesques attelages. » Il conclut enfin : « Cette porte est digne de tes triomphes, ô Germanique, une telle entrée convient à la Ville de Mars[9] ! »

Les vers de Martial furent écrits à l'occasion du retour, au début de 93, de l'expédition contre les Sarmates[10]. La présence du démonstratif en tête de l'épigramme est une tournure employée fréquemment par le poète : elle attire l'attention du lecteur sur des « objets » qui captent le regard. Ici le choix du vocabulaire met en relief les « dons » faits à Rome par le « Germanique » en soulignant la magnificence des travaux réalisés dans cette zone ; tout resplendit : le temple, la statue dorée de l'empereur. Ces monuments sont associés au double triomphe célébré précédemment sur les Chattes et les Daces, que rappelle le tableau grandiose des vers 3 à 6. Ainsi la construction de l'épigramme est, comme dans la plupart des cas, tout entière orientée vers la « pointe » qui exalte la gloire militaire d'un empereur jaloux des succès de son père et de son frère.

Mais les précisions données ici sur l'arc, ou plutôt sur sa décoration, ont permis de le reconnaître sur un bas-relief de l'Arc de Constantin, daté de l'époque de Marc-Aurèle et représentant une scène de *profectio* : on y voit un arc surmonté d'un quadrige d'éléphants. Sur le relief voisin, une scène

8. Prop. 2, 31 ; Ov., *Fast.* 5, 545-558.

9. 8, 65 : *Hic ubi Fortunae Reducis fulgentia late*
templa nitent, felix area nuper erat :
hic stetit Arctoi formosus puluere belli
purpureum fundens Caesar ab ore iubar ;
hic lauru redimita comas et candida cultu
Roma salutauit uoce manuque ducem.
Grande loci meritum testantur et altera dona :
stat sacer et domitis gentibus Arcus ouat ;
hic gemini currus numerant elephanta frequentem,
sufficit immensis aureus ipse iugis.
haec est digna tuis, Germanice, Porta triumphis ;
hos aditus Vrbem Martis habere decet.

10. Selon Suétone, Domitien se contenta alors de déposer une branche de laurier au Capitole : *Dom.*, 6. Cf. *Ép.*, 8, 15 : *hos secretos triumphos.*

d'*aduentus*, à côté d'un arc *quadrifrons* apparaît un temple tétrastyle et sur le fronton du sanctuaire, entre un globe et une roue, une figure féminine tient une corne d'abondance : ce sont les attributs traditionnels de *Fortuna* [11] ; le temple lui serait donc dédié. Sur un relief du Palais des Conservateurs qui devait appartenir à la même série [12] et représente le triomphe de Marc-Aurèle, on retrouve le temple tétrastyle à côté d'un arc plus sommairement dessiné. Ainsi, sur les reliefs il s'agirait, comme dans les vers de Martial, de la porte dont parle Flavius Josèphe à propos du triomphe de Vespasien et Titus en 71 [13], « qui tire son nom du fait que les cortèges triomphaux y passent toujours » : la *Porta Triumphalis*.

La Porte aurait été reconstruite sous cette forme après l'incendie de 80, comme l'indiquent des monnaies de Domitien où l'on reconnaît au-dessus d'un arc les quadriges d'éléphants. Cependant le poète ne localise pas cette *felix area* liée au triomphe. Sans entrer dans les détails de cette question complexe, il semblerait logique de considérer que la *Porta Triumphalis* s'élevait à l'endroit où le cortège entrait dans la Ville, suivant un parcours toujours identique : parti du *Circus Flaminius* ou des environs [14], il passait par le Vélabre (où se brisa l'essieu du char de César [15]) ; il devait donc franchir le pomerium entre le Capitole et le Tibre. F. COARELLI situe cet endroit dans la zone sacrée de S. Omobono où l'on a retrouvé, dans le dallage d'époque impériale, les vestiges d'un double arc *quadrifrons* et où Domitien aurait restauré l'ancien temple de *Fortuna* [16].

D'autres épigrammes du livre 8 célèbrent l'achèvement de la *Domus Flauia* sur le Palatin. Dans l'une d'elles, Martial accumule de laborieuses métaphores pour mettre en relief la taille et la hauteur de l'édifice qui fait honte aux Pyramides, comme le Colisée : il dépasserait les monts Pélion et Ossa superposés [17] ; son faîte se perd dans les astres étincelants ; son toit est si haut qu'il reçoit les premiers rayons du soleil ; d'où la conclusion : *Haec, Auguste, tamen quae uertice sidera pulsat, / par domus est caelo...* [18]. Le poète ne traduit pas seulement dans ces vers l'impression produite à l'époque par cet ensemble colossal. Dès le livre 7, il prétendait que l'ar-

11. Cf. J. CHAMPEAUX, Fortuna. *Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César*, dans *C.É.F.* 64, II, 1987, p. 46 et 48.

12. Ils auraient appartenu à l'origine au même arc. Cf. M. TORELLI dans E. M. STEINBY, *Lexicon Topographicum Urbis Romae* (*L.T.U.R.*), Rome, 1, 1993, p. 98.

13. *B.J.*, 7, 5, 4.

14. Cf. Liv., 39, 5 ; 45, 39 ; etc... Chez Flavius Josèphe une estrade est préparée dans le Portique d'Octavie pour Vespasien et Titus qui ont dormi « près du Temple d'Isis » à l'emplacement de l'ancienne *Villa Publica*.

15. Cf. Suet., *Caes.*, 37.

16. *Il Foro Boario dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, 1988, p. 373- 393 ; *L.T.U.R.* 2, 1995, p. 275-276. L'*Elephas Herbarius* mentionné, en fin de liste, dans la VIII[e] Région, par les Catalogues Régionnaires du IV[e] siècle, serait un vestige de la Porte sur le *Forum Holitorium*.

17. Cf. Ov., *Mét.*, 1, 153-155.

18. *Ép.*, 8, 36. On s'interroge toujours sur l'architecture du Palais Flavien. Sur un sesterce daté de 95-96 et retrouvé près des Thermes de Dioclétien apparaît un édifice composé de trois étages superposés, dont le dernier ressemble à un temple décastyle : pour certains, il représente la façade de l'*Aula Regia* du Palatin ; mais il pourrait s'agir en fait du *Templum Gentis Flauiae*. Cf. M. ROYO, *Domus imperatoriae*, dans *C.E.F.* 303, Rome, 1999, p. 347-353.

chitecte Rabirius, dont il est seul à préciser le nom, en construisant ce palais digne d'abriter le Jupiter de Phidias, ne pouvait avoir en tête que le ciel : *Astra polumque pia cepisti mente, Rabiri, / Parrhasiam mira qui struis arte domum* [19]. La présence de ce thème et de la métaphore reprise ensuite pour le Temple de la *Gens Flauia*, l'évocation dans une autre épigramme [20] du nouveau *triclinium* digne d'accueillir les banquets où sont servies des nourritures divines (*ambrosiae dapes*), tout suggère une sacralisation du palais identifié au séjour des dieux. Et Domitien (*Palatinus Tonans*) est comparé à Jupiter (*Tarpeius Tonans*) [21].

Dans le livre 9 on retrouve, à propos du Temple de la *Gens Flauia*, la fonction épidéictique de l'épigramme avec l'introduction par un démonstratif : « Ce lieu qui s'offre aux regards et que revêtent le marbre et l'or fut témoin de l'enfance du Maître [22]... » Mais ces vers nous font seulement connaître la magnificence du sanctuaire ; ils ne nous renseignent ni sur son emplacement, ni sur son aspect. Ailleurs, le poète insiste sur le culte dont fait désormais l'objet la famille des Flaviens [23]. Il existe un nouveau ciel, séjour de nouvelles divinités : Domitien a donné un temple de plus au ciel romain (*addita Latio polo Flauia templa*) ; Jupiter est jaloux « quand il voit le Temple flavien dédié au ciel impérial... » (*Augusti Flauia Templa poli...*) [24]. Et la sacralisation du lieu de sa naissance est le signe de la divinisation, de son vivant déjà, de Domitien lui-même [25]. D'autre part, le monument élevé à la gloire de la *Gens Flauia* durera autant que « le soleil, les étoiles, la lumière de Rome », au même titre que « le sanctuaire du Souverain des Dieux sur le Mont Tarpéien » ; de même, deux temples sont également chers au cœur des Romains : le sanctuaire de Jupiter au sommet du Capitole et « celui qui brille tout proche d'un ciel qui lui appartient » [26] : ce que le poète suggère cette fois encore, c'est la comparaison entre Domitien et Jupiter.

À propos des grandioses constructions des Flaviens, les hyperboles et les flatteries trahissent souvent l'œuvre « de commande ». Martial est en concurrence avec Stace pour célébrer les réalisations de Domitien comme

19. *Ép.*, 7, 56. Le poète utilise les mêmes termes (*astra polumque dedit*) à propos d'Hercule à qui ses fameux travaux ont donné l'immortalité (*Ép.*, 5, 65).

20. 8, 39. Cf. 13, 91. Cette salle à manger recevra le nom de *cenatio Iouis* (cf. *Hist. Aug. Pert.*, 11, 6).

21. *Ép.*, 9, 86. Cf. St., *S.*, 4, 2, 18-31 où le mot *caelum* revient trois fois dans la description du Palais.

22. *Ép.*, 9, 20. Suétone (*Dom.*, 1) situe dans la VII[e] Région *ad Malum Punicum* la maison natale de Domitien « qu'il transforma ensuite en Temple de la *Gens Flauia* ». La découverte de vestiges divers ont suggéré de localiser près de l'église S. Suzanne, Via XX Settembre, la maison du frère de Vespasien, qui était sans doute voisine. Cf. F. COARELLI, *Roma sepolta*, Rome, 1984, p. 151-152.

23. Pour la première fois étaient associés un mausolée et un temple. Les cendres de Vespasien et de Titus y furent sans doute déposées et en tout cas, d'après Suétone (*Dom.* 17), celles de Julie, fille de Titus : dans la première des quatre épigrammes du livre 9 consacrées au temple (9, 1), les Romaines adressent leurs supplications à « la douce divinité de Julie ».

24. *Ép.*, 9, 3, 12 et 9, 34, 2. *Polus* est l'équivalent de *caelum* chez Stace, *S.*, 5, 1, 241. Cf. 4, 3, 19 (*Flauium culmen*).

25. La maison natale d'Auguste *ad Capita bubula* avait été transformée en *sacrarium* après sa mort.

26. *Ép.*, 9, 1 et 10, 51.

les bains de Claudius Etruscus...[27]. « Chez les deux poètes courtisans... l'espace imaginaire du lyrisme politique a pour attributs essentiels la sublimité et l'ampleur » écrit J.-M. ANDRÉ, soulignant tout ce qui, dans cette poésie officielle, suggère la culmination cosmique du pouvoir[28]. Il y a donc peu de réalisme dans l'image que donne Martial de la Rome monumentale des Flaviens.

Les indications topographiques

Mais le nombre d'épigrammes consacrées à la célébration de ces merveilles architecturales est relativement restreint. Martial s'est davantage intéressé à d'autres aspects de l'*Vrbs*, liés à la vie quotidienne. Par exemple, se chargeant de sa propre « publicité », dès la 2e épigramme du livre 1 il donne à son lecteur le nom et l'adresse de son libraire : *Libertum docti Lucensis quaere Secundum / limina post Pacis Palladiumque Forum*. Il se propose même de guider son lecteur à travers la Ville : *Ne tamen ignores ubi sim uenalis et erres / Vrbe uagus tota, me duce certus eris*. C'est l'occasion de vérifier si le langage poétique est compatible avec le réalisme topographique.

Dans le cas de la librairie, il faut aussi considérer l'épigramme[29] où Martial s'adresse à un certain Lupercus en lui suggérant de s'y rendre quand il passe par l'Argilète : cette fois le *dominus tabernae* s'appelle Atrectus et la boutique, avec sa porte couverte d'inscriptions, est située *contra Caesaris Forum*. Pour E. RODRIGUEZ-ALMEIDA[30], si l'on considère l'exiguïté de l'espace disponible, après la construction du *Forum Transitorium*, sur le court tronçon de l'Argilète qui subsistait, au sud de ce Forum jusqu'au Forum républicain — le long du *Forum Iulium*, puis entre l'angle nord-ouest de la *Basilica Aemilia* et l'angle nord-est de la *Curia Iulia* —, le seul emplacement possible est celui d'une *taberna* dont les vestiges existent toujours : appuyée sur la *Basiliqua Aemilia*, elle s'ouvre sur l'Argilète, dont le dallage en travertin de l'époque de Domitien est visible sous le dallage tardif, en face de l'entrée du Forum de César située au nord de la Curie.

Dans d'autres épigrammes, il s'agit de faire parvenir son œuvre à un ami ou protecteur. Par exemple, Martial confie à sa Muse le soin de porter son « petit volume » — le livre 10 — à Pline en empruntant le *Cliuus Suburanus* et décrit le trajet à parcourir d'une façon si précise qu'on peut

27. *Ép.* 6, 42 et *S.*, 1, 5.

28. *Espace et expression poétique*, dans *Rome. L'espace urbain et ses représentations*, Paris-Tours, 1991, p. 91.

29. 1, 117. On a supposé que l'épigramme 1, 2 appartenait à une seconde édition car elle fait allusion au *Forum Palladium* commencé sous Domitien autour du temple dédié à Minerve-Pallas, mais inauguré plus de dix ans après la parution du livre. Il y aurait eu entre temps changement de propriétaire.

30. *Riflessi di Roma in due epigrammi di M. Valerio Marziale*, dans *B.C.A.R.* 88, 1982-1983, p. 88-89 et *Ancora sui supposti Penates della Velia in Mart. 1, 70*, dans *B.C.A.R.* 92, 2, p. 294.

le reconnaître, aujourd'hui encore, sur le terrain et que ces vers ont permis de préciser le contenu des fragments de la *Forma Urbis* sévérienne représentant le quartier[31].

Son premier volume, il le délègue auprès de Iulius Proculus (*Vade salutatum pro me, liber*) en lui indiquant le chemin. Il imagine même un dialogue : *quaeris iter, dicam*. Cette épigramme[32] est manifestement imitée d'Ovide qui, dans les *Tristes*[33], demandait à son livre d'aller saluer pour lui la Ville aimée : *Vade, liber...* et le montrait ensuite cherchant les bibliothèques susceptibles de l'accueillir et visitant avec un guide le centre de Rome : le Forum, avec la *Sacra Via*, le Temple de Vesta, la *Regia*, puis le Palatin et sa montée jusqu'à la maison d'Auguste. Pour le livre de Martial, le parcours annoncé est à peu près le même : dépassant le Temple de Castor et celui de Vesta, il empruntera le *Cliuus Sacer* pour gagner le Palatin, sans s'attarder à admirer le Colosse[34].

La suite pose problème : le visiteur doit obliquer (*flecte uias*) au niveau de sanctuaires dédiés à Bacchus et à Cybèle (*hac qua madidi sunt tecta Lyaei / et Cybeles picto stat Corybante tholus*) pour trouver tout de suite à gauche la maison de Proculus : *protinus a laeua clari tibi fronte Penates / atriaque excelsae sunt adeunda domus*. Il existe un sanctuaire de Cybèle sur le Palatin : c'est le temple bien connu de la *Magna Mater*. S'il s'agit de lui, le terme *tholus* ne désignerait pas un édifice circulaire, comme on a tendance à le penser, mais une voûte ; il aurait une valeur « poétique »[35]. Quant à Lyaeus-Bacchus, on ignore tout du lieu du culte qui lui aurait été consacré. Cependant, au II^e^ siècle, Pausanias[36] parle d'une statue exposée dans les jardins impériaux dans un sanctuaire de Dionysos ; et l'on a retrouvé au XVIII^e^ siècle, au milieu des vestiges de l'*Aula Regia* une statue colossale de Bacchus ivre (*madidi Lyaei*)[37].

Certains topographes préfèrent reconnaître le sanctuaire de Bacchus (et Cybèle) dans la grande exèdre en briques situé sur la *Sacra Via* en face du « portique médiéval », à l'angle sud-ouest de la Basilique de Maxence[38]. Or le livre chargé de mission ne doit pas seulement prendre la direction du

31. *Ép.*, 10, 20. Cf. M. J. KARDOS, *L'*Vrbs *de Martial...*, p. 397-398. Les indications sont beaucoup plus sommaires pour le 3^e^ et le 12^e^ livres adressés respectivement à Iulius Martialis et à Arruntius Stella (3, 5 et 12, 2).

32. 1, 70.

33. 1, 1 et 3, 1.

34. Celui-ci se dresse à l'époque à l'emplacement du futur Temple de Vénus et de Rome d'où Hadrien le délogera.

35. P. PENSABENE, *L.T.U.R.* 3, 1996, p. 207. Cf. Verg, *Aen.*, 9, 408 (*...suspendiue tholo aut sacra ad fastigia fixi*) et Ov., *Fast.*, 6, 285-286 (*esse diu stultus Vestae simulacra putaui : / mox didici curuo nulla subesse tholo*).

36. Dans la description de l'Arcadie, à propos de statues emportées à Rome (8, 46, 45).

37. Actuellement conservée au musée de Parme. Cf. E. RODRIGUEZ-ALMEIDA, *Riflessi di Roma ...*, p. 92 et *Ancora sui supposti Penates ...*, p. 295.

38. Cf. E. NASH, *Pictorial Dictionary of Ancient Rome*, 2^e^ éd., Londres, 1968, p. 165-168 ; F. COARELLI, *Il Foro Romano I. Periodo arcaico*, Rome, 1983, p. 41. G. LUGLI l'identifie au petit temple rond de Bacchus entouré de colonnes, représenté sur une monnaie d'Antonin le Pieux (*Roma antica : il centro monumentale*, Rome, 1968, p. 219), ce qui semble peu vraisemblable. Cf. *L.T.U.R.* 1, p. 153-154. Il pourrait s'agir plutôt d'un nymphée.

Palatin, mais gagner la colline. L'expression est la même ici : *Sacro ueneranda petes Palatia Cliuo* que dans l'épigramme où Martial s'adresse au courtisan infatigable se rendant au Palais : *Sacro decies repetis Palatia Cliuo* [39]. Ainsi la demeure de Proculus serait située comme celle d'Auguste sur le Palatin, un peu plus loin vers l'angle sud-ouest s'il faut la localiser au-delà du temple de la *Magna Mater*. Ce qui tendrait à confirmer les traces archéologiques d'une occupation privée de ce secteur à l'époque de Domitien [40].

Contrairement au livre d'Ovide qui « frissonne de terreur » devant le séjour d'un maître redoutable [41] et qui est chassé par le gardien de la bibliothèque, celui de Martial n'a rien à craindre devant la porte largement ouverte d'une demeure aussi proche que possible d'Apollon et des Muses : *nulla magis toto ianua poste patet, / nec propior quam Phoebus amet doctaeque sorores*. Proculus — à qui est dédiée une autre épigramme, mais sur lequel on ne sait rien — était peut-être lui-même poète, ami des Muses. Cependant il a été suggéré de donner à *propior* un sens matériel, local : personne n'habite plus près du temple d'Apollon, de son portique et de ses bibliothèques [42].

On peut aussi se demander s'il existe réellement, ce protecteur bienveillant à qui, avec une spirituelle désinvolture, on envoie un livre au lieu d'aller le saluer, en expliquant dans la pointe de l'épigramme : *si dicet « Quare non tamen ipse uenit? » / sic licet excuses « Quia qualiacumque leguntur / ista, salutator scribere non potuit. »* N'est-ce pas un personnage fictif dont le lieu de résidence est lui-même idéalisé? Les *clari Penates* et le chemin suivi pour y parvenir rappellent non seulement les *Tristes*, l'arrivée au Palatin et la maison d'Auguste, mais aussi la description de la Voie lactée et du séjour des dieux (*Palatia caeli*) dans les *Métamorphoses* [43].

Parmi les trajets dont parle Martial figurent aussi ses propres courses en tous sens pour aller lui-même saluer ses « patrons » jusque dans les quartiers les plus excentrés. Un cas extrême est celui de Maximus : « Dis-moi où te rencontrer, de quel côté te chercher! » demande le poète [44]. Selon certains commentateurs, ce personnage possédait sept maisons : *Esquilis domus est, domus est tibi colle Dianae / et tua Patricius culmina Vicus habet. / Hinc uiduae Cybeles, illinc sacraria Vestae, / inde nouum, ueterem prospicis inde Iouem.* Les Esquilies et l'Aventin sont présentés ailleurs comme des quartiers de « patrons » [45] et le nom même de *Vicus Patricius* évoque un quartier aristocratique. Situées sur les hauteurs et dominant les environs,

39. 4, 78, 7
40. Cf. M. Royo, *op. cit.*, p. 253.
41. *Tr.*, 3, 1, 52-55.
42. Cf. E. Rodriguez-Almeida, *Riflessi di Roma...*, p. 94-95 et *Ancora sui supposti Penates...*, p. 296.
43. 1, 173-174 : *a fronte potentes / caelicolae clarique suos posuere penates.*
44. *Ép.*, 7, 73.
45. Cf. 5, 22 : *tuae Esquiliae* (Paulus) ; 10, 56 : *per tuum Auentinum* (Gallus). Sur la « Colline de Diane » habite aussi Licinius Sura, l'ami de Trajan, qui a vue sur le Grand Cirque (6, 64). Le *Vicus Patricius* était situé entre Cispius et Viminal (actuelle Via Urbana).

les demeures de ce grand sont celles d'un privilégié : selon Martial leur commune caractéristique est d'avoir vue *(prospicis)* sur les sanctuaires des plus vénérables divinités de Rome (Jupiter Capitolin, Vesta, Cybèle). Et les topographes[46] s'efforcent de concilier les indications données par le poète, car il ne semble pas raisonnable de lui attribuer plus de trois *domus* !

On pourrait proposer la solution suivante : de l'Aventin (*hinc*) le regard de Maximus se pose sur le Temple de la *Magna Mater* au Palatin ; du sud de l'Esquilin (*illinc*), sur celui de Vesta en contrebas ; depuis les deux maisons de l'Aventin et de l'Esquilin citées au premier vers (1er *inde*) il aperçoit le Capitole restauré (*nouum Iouem*), depuis le *Vicus Patricius* du second vers (2e *inde*), le *Capitolium Vetus* (*ueterem Iouem*) du Quirinal (ce qui est pour le moins douteux). Mais la recherche d'une localisation précise se justifie-t-elle ? Le poète n'a-t-il pas voulu surtout rendre plus impressionnante encore l'image de la résidence aristocratique où les riches se sentent au-dessus du commun des mortels et, pour ainsi dire, sur un pied d'égalité avec les dieux ? Et en fin de compte, il parle peut-être de sept demeures, car l'effet d'accumulation préparerait mieux la pointe de l'épigramme : *quisquam ubique habitat, Maxime, nusquam habitat!*

Avec les itinéraires, Martial continue donc une tradition littéraire représentée non seulement par Ovide, mais avant lui déjà par Virgile (on pense à la visite d'Énée chez Évandre au livre VIII de l'*Enéide*[47]). De façon générale, les réminiscences et la recherche de la pointe façonnent un langage poétique qui suggère plutôt qu'il ne localise. Si les indications topographiques inscrivent de nombreuses épigrammes dans la réalité de l'*Vrbs*, il faut reconnaître qu'elles sont parfois peu claires, malgré certains détails d'une étonnante précision.

La description de l'environnement urbain

En fait, l'*Vrbs* de Martial, celle dont il est surtout question dans son œuvre, c'est plutôt la Rome anonyme des petites gens. Les *Épigrammes* nous introduisent au cœur de l'immense cité et si nous parcourons ses portiques, ses thermes, ses théâtres[48], nous faisons connaissance aussi avec ses « mauvais lieux » : le *Summemmium* et les *fornices* de Subure, avec ses *cliui* et ses ponts où se réfugient les mendiants, ou avec ses latrines que certains visitent les unes après les autres dans l'espoir d'une heureuse rencontre et d'une invitation à dîner[49].

46. Cf. E. RODRIGUEZ-ALMEIDA, *Qualche osservazione sulle Esquiliae patrizie e il Lacus Orphei*, dans *L'Urbs, C.E.F.* 98, Rome, 1987, p. 424-428 et en dernier lieu F. VAN HAEPEREN, *L'épigramme VII, 73 de Martial à la lumière de l'identification des vestiges retrouvés sous la basilique de Sainte-Marie-Majeure de Rome à un temple de Cybèle*, dans *L'Antiquité classique* 67, 1998, p. 231-235.

47. On peut citer aussi Catulle, 55.

48. 7, 76 et 8, 79 (*per conuiuia, porticus, theatra*) ; 5, 44 (*thermis et theatris et conclauibus omnibus*).

49. 1, 34 (*Summemmium*) ; 11, 61 (Subure) ; 10, 5 (mendiants) ; 11, 77 (latrines).

Plus qu'Horace se plaignant déjà des « embarras de Rome » [50] et même plus que Juvénal dans sa troisième satire, Martial est le poète des rues. L'épigramme où il remercie Domitien d'avoir, par son édit de 92, « élargi les rues étroites », en mettant — provisoirement — fin à l'encombrement de la voie publique, nous montre les passants se frayant difficilement un chemin à travers les éventaires qui envahissent la chaussée, les « noires gargotes » qui débordent bien au-delà de leurs seuils, le barbier qui brandit son rasoir au milieu d'une foule dense [51]. Un autre détail frappe : « Le préteur n'est plus forcé de marcher en pleine boue. » Pour le poète cette boue paraît être une caractéristique des rues de Rome : affronter « la boue du matin » est une épreuve quotidienne pour le client qui escorte ensuite « au milieu de la boue » [52] un patron se déplaçant, lui, dans une litière portée par huit Syriens ou six Cappadociens. On en conclut que dans la Rome du Ier siècle il y avait peu de rues pavées et peu de trottoirs [53] !

Ces rues bordées *d'insulae* où l'on peut se donner la main d'une fenêtre à l'autre, ces rues et leur foule grouillante fournissent aussi un catalogue des petits métiers exercés en plein air. « Tu n'es qu'un bouffon, voici tes pareils » lance Martial au prétentieux Caecilius, avant d'énumérer : le colporteur du Transtévère qui troque de jaunâtres bouts de bois ou de tissu soufrés contre du verre brisé [54], le charmeur de serpents, les esclaves bon marché des *salarii* (marchands de sel ou de salaisons), l'individu qui vend à un cercle de badauds ses pois chiches bouillis ou le cuisinier enroué qui propose à la ronde, dans les tavernes tièdes, ses saucisses fumantes [55]. On remarque la précision avec laquelle le poète « croque » les attitudes et la touche de couleur — *pallentia sulphurata* — qui « rehausse le trait plastique ». De telles scènes se retrouvent dans les arts figurés de l'époque, en particulier les peintures de Pompéi [56].

L'*Vrbs* de Martial apparaît surtout comme une ville bruyante où, de jour comme de nuit, le vacarme est continuel. Une épigramme du livre 12 décrit de manière saisissante l'environnement sonore du citadin [57] : dès l'aube, le maître d'école, la nuit, le boulanger, toute la journée, le marteau des chaudronniers lui rendent la vie infernale ; d'un côté un *nummularius* remue ses pièces, de l'autre un *malleator* frappe la pierre ; pas de trêve pour les fanatiques de Bellone [58] ni pour les naufragés pitoyables et bavards, les mendiants juifs ou les vendeurs d'allumettes qui harcèlent les passants. Et c'est en faisant résonner l'airain qu'on écarte le mauvais sort [59] ! Pour Martial — comme pour Juvénal — le sommeil est un privilège de riche : ce thème

50. *Epist.*, 22, 71-79.
51. 7, 61.
52. *Ép.*, 12, 29 (*matutinum ferre patique lutum*) ; 3, 36 et 10, 10 (*per medium lutum*).
53. Cf. J. CARCOPINO, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1939, p. 65-66.
54. Cf. St., *S.*, 1, 6, 74 ; Iuv., 5, 47 et scholiaste ; et Pline, *N.H.*, 36, 199.
55. *Ép.*, 1, 41.
56. Cf. J.-M. CROISILLE, *Poésie et art figuré de Néron aux Flaviens*, Bruxelles, 1982, p. 254.
57. 12, 57.
58. Ou bien de Cybèle (5, 41 ; 11, 84) ou Isis (12, 28).
59. *Dicet quot aera uerberent manus Vrbis, / cum secta Colcho Luna uapulat rhombo.*

revient comme un leitmotiv à travers les mots *quies* ou *quiesco*, *somnus*, *dormire*. Lui qui ne dispose pas d'une « campagne en ville », ne peut que constater : « Les rires des passants m'éveillent et Rome est à mon chevet ! »

Cette description semble sans équivalent dans la littérature antique et révèle chez le poète une sensibilité aux bruits qui n'a d'égale que l'acuité de son odorat. Il les note tous : dans les thermes résonnent les voix des déclamateurs, dans les théâtres les applaudissements à l'adresse de l'empereur ; le Forum retentit du bruit des procès et Subure de clameurs [60]. Il distingue le tintement de la cloche des thermes, le grelot des cerceaux qui fait s'écarter la foule ; de chez lui il entend l'eau couler d'une fontaine [61]. Le chant du coq le réveille [62], ou bien c'est le *magister ludi* ; et il donnerait n'importe quoi pour le faire taire quand retentit le tonnerre (*tonas*) « de sa voix qui se fâche et de ses coups » : « Aussi bruyant est l'écho du bronze qu'on martèle sur l'enclume (*tam graue percussis incudibus aera resultant*)... moins violente est la clameur furieuse (*clamor furit*) dont s'emplit l'immense Amphithéâtre quand la foule de ses partisans applaudit le bouclier vainqueur [63] ! »

On trouve souvent dans les *Épigrammes* de telles comparaisons, des séries d'images associées à une sensation pour mieux la définir et la caractériser. Martial est un observateur remarquable. Il a le don de saisir la particularité d'un objet, d'un personnage, d'une scène. Pour mettre en valeur un aspect, un trait saillant du personnage dont il fait le portrait, il recourt à des exemples tirés de la vie quotidienne et au procédé de la collection. Ainsi, à propos d'une bavarde fameuse récemment décédée, il s'exclame : « Quelle langue vient de se taire ! », car rien ne pouvait faire plus de bruit qu'elle : « ni mille marchés d'esclaves, ni la foule des adorateurs de Sérapis, ni la troupe aux cheveux bouclés réunie le matin par le maître d'école » [64]. La liste est parfois plus longue. Dans ces diverses « collections », on remarque la présence d'un grand nombre d'« instantanés » glanés par le poète dans les rues de la Ville. Impressions visuelles et auditives, associations de sensations tactiles et olfactives : l'*Vrbs* y apparaît dans sa réalité la plus concrète que Martial convertit en matière poétique.

Dans deux des sept épigrammes consacrées à décrire une odeur, il sélectionne une dizaine de senteurs qu'il voudrait mélanger, naturelles ou raffinées, et parmi elles les effluves que répandent au spectacle les dernières gouttes tombées « du jet courbe de safran » [65]. À l'inverse, il arrive à créer une puissante sensation de pestilence : « Thaïs sent plus mauvais qu'une vieille jarre de foulon qui vient de se briser au milieu de la rue...

60. *Ép.*, 3, 44 (thermes) ; 6, 34 (théâtres) ; 1, 76 ; 6, 38 ; 7, 97 (Forum) ; 12, 18 (*clamosa Subura*).
61. *Ép.*, 14, 163 ; 14, 169 ; 9, 18.
62. *Ép.*, 14, 223 (*cristataeque sonant undique lucis aues*).
63. *Ép.*, 9, 68. Cf. 5, 84 (*clamosus magister*).
64. *Ép.*, 9, 29.
65. *Vltima quod curuo quae cadit aura croco* (11, 8).

que la peau arrachée à un chien dans le quartier du Transtévère[66]... » Les détails choisis permettent d'imaginer la puanteur des quartiers où les foulons, moyennant une taxe, déposaient devant leurs ateliers des jarres destinées à recueillir la quantité d'urine nécessaire à leur industrie, et, en particulier, celle qui régnait au-delà du Tibre, où étaient reléguées les tanneries[67]. Ailleurs il qualifie de vinaigre le vin du Vatican et parle en revanche de la saveur incomparable des fromages fumés dans le quartier du Vélabre[68].

Dans les théâtres il puise, comme dans les rues, des impressions variées : les pluies de safran dont le parfum emplit la *cauea*... rendent la scène glissante (*lubrica*), imprègnent les spectateurs (*effuso permaduisse croco*)[69]. Du petit peuple aux sénateurs, tous sont en toge blanche, mais c'est en manteau rouge (*purpureis rubens lacernis*), « trempé dans l'écarlate » ou « saturé de pourpre », qu'on tente de se faire passer pour riche... et chevalier[70]. Rouge est aussi le nuage de safran... Telle est d'ailleurs la teinte dominante dans l'*Vrbs* de Martial, dont au printemps les rues se colorent de rouge quand les guirlandes de roses embaument aux devantures des *coronarii*[71].

Ainsi, ce qu'une lecture des *Épigrammes* nous révèle sur le Champ de Mars, c'est surtout la variété des sensations qui définissent ses espaces de loisirs : la tiédeur des bosquets d'« Europe » l'après-midi, la fraîcheur de l'*Aqua Virgo*, la chaleur qui règne dans les Thermes de Néron[72]. Le Champ de Mars fournit aussi un cadre romain à une épigramme d'inspiration hellénistique : la précision topographique « là où une arche ruisselle près des colonnes vipsaniennes » ancre dans la réalité de l'*Vrbs* la mort extraordinaire de l'enfant tué par la chute d'une stalactite de glace[73]. Mais surtout, plus que la « pointe » — les eaux qui égorgent — d'une pièce dont il existe d'autres versions, ce qui frappe, c'est la sensualité de ce « poème de l'eau »[74] : l'arche ruisselle (*pluit porta*), le pavé mouillé de pluie est glissant (*madet adsiduo lubricus imbre lapis*), la voûte humide (*roscida tecta*), et le « frêle poignard » fond dans la blessure tiède (*tabuit in calido uolnere mucro tener*).

Quant à la description des bains de Claudius Etruscus[75], qui frappe par un ton désinvolte contrastant avec l'emphase de Stace sur le même sujet,

66. *Ép.*, 6, 93.

67. Cf. Iuv., 14, 201-204. Les Catalogues Régionnaires mentionnent des *coraria septimiana*. Le réalisme caractérise aussi le tableau du vieil animal, « fléau des narines », que promène à travers tous les carrefours un *lanius* sans pitié (6, 64).

68. *Ép.*, 10, 45 ; 12, 48 ; cf. 1, 18 ; 6, 92 (Vatican) ; 13, 32 ; cf. 11, 52 (Vélabre).

69. *Ép.*, 9, 38 ; 5, 25. Cf. *Spect.*, 3, 8.

70. *Ép.*, 5, 8 ; 5, 23 (*uel cocco madida uel murice tincta / ueste*). Cf. 2, 29. Le 5e livre contient de nombreuses allusions à l'édit de Domitien rétablissant les places réservées.

71. *Tonsilibus sertis omne rubebat iter* (6, 80). Cf. A. NOVARA, Rosa, *la rose*, dans *Vita Latina* 3, 148, 1997, p. 23-30.

72. 2, 14, 15 et 3, 20, 13 ; 7, 32, 11 et 11, 47, 6 ; 3, 25, 4 et 10, 48, 4.

73. *Ép.*, 4, 18. Cf. 3, 19, où il est question de la mort extraordinaire du bel Hylas.

74. P. LAURENS, *op. cit.*, p. 256.

75. *Ép.*, 6, 42. Cf. St., *S.*, 1, 5.

elle mentionne l'*Aqua Virgo* du Champ de Mars et l'*Aqua Marcia* du Quirinal (sans doute parce que ce sont les eaux les plus pures de Rome...), qui ne pouvaient les alimenter toutes les deux. Mais elle évoque surtout la limpidité, la transparence et, dans un cadre lumineux et raffiné, « la caresse des ondes » (*nullae sic tibi blandientur undae...*).

C'est une atmosphère de légèreté et de bonheur que crée cette sensualité poétique de Martial dans une de ses plus belles épigrammes, consacrée au petit domaine de son ami Iulius Martialis sur le Janicule [76], une élégante villa comme il la définit, évoquant sa bibliothèque d'où le lecteur voit Rome toute proche. Les terrasses sur la colline [77] font penser aux *templa serena* de Lucrèce, la sérénité des hauteurs étant traduite ici très concrètement par l'absence de bruits et, plus subtilement encore, par l'impression de particulière pureté et luminosité de l'air. L'agitation est toute proche : on distingue les voitures qui roulent sur la *Via Salaria* et la *Via Flaminia*, les barques qui volent sur le Tibre près du pont Milvius ; mais on n'entend ni le bruit de l'essieu, ni le chant des rameurs ou le cri des haleurs ; et le sommeil n'est pas troublé... [78]. On y jouit constamment d'un ciel plus limpide : quand la nue couvre déjà le creux des vallées, seul le sommet reste dans la lumière et le « faîte gracieux de la haute demeure rejoint doucement les claires étoiles » [79]. Ces vers traduisent l'impression de libération que ressent le poète, échappant en ce lieu privilégié à l'aliénation de la vie urbaine. Le rêve se mêle ici à la réalité et devant le spectacle de Rome qui s'offre à lui dans toute son étendue (*hinc septem dominos uidere montis / et totam licet aestimare Romam*), il éprouve une sorte de jubilation intérieure.

Peu importe finalement si le panorama qu'il contemple en demi-cercle, du sud au nord, n'est pas visible du Janicule (d'où il est impossible d'apercevoir le promeneur de la *Via Salaria* et qui se trouve tout de même à 4 kms du Pont Milvius « si proche »...), s'il est plutôt celui que le regard embrasse du haut du Monte Mario [80] : les *castelli Romani* (*Albanos quoque Tusculosque colles*) et les lieux de villégiature si frais l'été (*et quodcumque iacet sub Vrbe frigus*), sans doute les fameuses Préneste et Tibur (nommées

76. 4, 64. Cf. 7, 17 (*ruris bibliotheca delicati*).

77. *Lati collibus imminent recessus.* L'interprétation du vers diffère selon la leçon choisie : *imminent* pour J. IZAAC, *eminent* pour la plupart des éditeurs.

78. 18-24 : *Illinc Flaminiae Salariaeque*
gestator patet essedo tacente,
ne blando rota sit molesta somno
quem nec rumpere nauticum celeuma
nec clamor ualet helciariorum,
cum sit tam prope Muluius sacrumque
lapsae per Tiberim uolent carinae.

79. 5-10 : *Planus modico tumore uertex*
caelo perfruitur sereniore,
et curuas nebula tegente ualles
solus luce nitet peculiari :
puris leniter admouentur astris
celsae culmina delicata uillae.

80. Cf. F. BRUNI, *Su quale Gianicolo sorgerva la villa di Giulio Marziale ?*, dans *Capitolium* 24, 1949, p. 124-127. Cf. *L.T.U.R.* 3, 1996, p. 90.

dans les derniers vers : *gelidum... Tibur... et Praeneste*) que l'on distingue dans le lointain; puis l'« antique Fidènes et la petite Rubra », l'actuelle banlieue nord de Rome, enfin le bois sacré d'Anna Perenna, situé dans les environs immédiats, entre le Tibre et la *Via Flaminia*. Ces quelques vers révèlent l'attachement du poète espagnol à l'*Vrbs*, un attachement physique dont lui-même ne s'est pas rendu compte : on sait qu'il mourra — peut-être de nostalgie — cinq ans après l'avoir quittée pourtant de son plein gré.

S'il ne faut pas chercher dans les *Épigrammes* une carte de Rome « d'une précision millimétrique » [81], Martial nous offre en revanche « un guide vivant » de l'*Vrbs*, fruit d'une connaissance intime. En fin de compte son originalité ne vient pas de la représentation des monuments, le poète-courtisan restant dans la tradition de l'épigramme laudative, ni même de l'importance qu'il accorde à tel ou tel lieu et de la vision tendancieuse de la Ville que nous offre son regard de poète-client; elle vient de sa sensibilité à l'environnement urbain, aux édifices, aux rues, au décor, et de la richesse de la réalité qu'il perçoit en tant que citadin-poète. L'atmosphère chaude, bruyante, colorée, fatigante qu'il nous restitue n'a d'ailleurs guère changé. Telle est bien la vraie Rome. Nul n'a su comme lui en dire « la saveur douce et âpre ». Et nul n'en a rendu la réalité aussi tangible pour le lecteur.

81. Cf. E. RODRIGUEZ-ALMEIDA, *Promenons-nous avec Martial*, dans *Rome I^er^ s. ap. J.-C.*, Paris, 1996, p. 182.